



---

## Je te dévore, moi aussi

(...) l'intuition, la tonalité de l'affiche, le lieu de la représentation (à La Manufacture, réputée pour la qualité de sa sélection et un théâtre résolument contemporain), l'auteur de la pièce et son metteur en scène, ont fait pencher la balance. Nous y sommes allés et n'avons pas été déçu.

Le corps endormi (ou écrasé) d'un homme nous accueille sur le proscenium noir. Son lent déploiement, celui d'une âme qui s'éveille à son cauchemar, nous saisit. Nous y sommes avec lui. Et le cauchemar est trop réel pour n'être que passager. Lorsqu'un réveil apparaît, l'heure ne varie plus : il est 05:05... 0S:0S... SOS ; troublant S.O.S. d'un cadran analogique.

Cet homme, M., est confronté à l'absurde d'une impasse sans nom où l'attend un inconnu. Un chien court au lointain après les loups, la nuit est profonde, et l'inconnu affamé tient un couteau en main. De là, espaces et personnages s'enchaînent, femme, nymphomane, policier, prisonnier, infirmière, chirurgien... tous liés entre eux par ce couteau, « cette mangeuse », qui cherche à dévorer M. désorienté, hébété et terrorisé (quand

la peur de l'autre vous prend aux trippes). La faim — celle qui tenaille l'homme aux entrailles de son animalité, et jusqu'au plus profond de son être avide de sens et de confiance — est le véritable leitmotiv de cette pièce tragi-comique.

Mais jusqu'au plus profond de la meute, de la horde et de la bestialité, un processus de ré-humanisation fait enfin tomber le masque ; le masque d'une uniformité commune qui disparaît quand la confiance est enfin offerte. Et si la faim demeure, sans peur, face à l'autre, face à l'amour, on ne s'entredévore plus.

La scène bi-frontale (les spectateurs se font face, assis de part et d'autre de la scène), le rythme et ses effets, tout est maîtrisé et au service de cette course haletante aux confins de nos fragilités, qui sont le lieu des plus belles rédemptions.

Pour ceux qui n'ont pas peur de se confronter à un fantastique qui nous rejoint de prêt : « Le chien, la nuit et le couteau » de Marius von Mayenburg, c'est à la manufacture, à 15h20, jusqu'au 26 juillet (relâches les 12 et 19). Une belle leçon d'anthropologie.

**Avignon-regards dominicains**